

EXPÉDITION

MORT DE SAINT LOUIS

PAR M. DE SAHRE

ALGER

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1840

DERNIÈRE EXPÉDITION

ET

MORT DE SAINT LOUIS.

CHAPITRE INÉDIT DE L'HISTOIRE DES DYNASTIES MUSULMANES
ET DES TRIBUS ARABES ET BERBÈRES DE L'AFRIQUE
SEPTENTRIONALE, D'IBN-KHALDOUN.

Observations préliminaires.—L'historien Ibn-Khaldoun naquit à Tunis, l'an 432 de J.-C. Après y avoir fait de très bonnes études, il fut nommé, à l'âge de vingt ans, secrétaire de l'émir Abou-Ishac, le hafside, souverain de cette ville. En l'année 4356, il devint secrétaire d'Abou-Ainan, sultan de Maroc, et en l'année 4365, il fut investi des fonctions de premier ministre du royaume de Bougie, par le sultan Abou-Abd-Allah, le hafside. Plus tard, il passa en Égypte, et reçut sa nomination à la place du grand cadî malékite de la ville du Caire. S'étant ensuite rendu en Syrie, il fut fait prisonnier par Tamerlan; bientôt après, il recouvra sa liberté et rentra en Égypte. Il mourut au Caire, en l'an 4406. Ce fut en 4395 qu'il acheva l'ouvrage auquel il doit sa réputation, et qui retrace l'histoire de toutes les dynasties musulmanes. Le premier volume de cette vaste composition renferme des *Prolégomènes historiques et politiques*. Dans cette partie de son travail, l'auteur déploie tant de savoir, tant de profondeur, qu'il a obtenu chez les européens le titre du *Montesquieu des Arabes*. Le second volume renferme l'histoire du monde avant l'Islamisme. Les 3^e, 4^e et 5^e volumes offrent l'histoire de toutes les dynasties musulmanes de l'Orient et de l'Espagne. Les deux derniers volumes forment un ouvrage à part, et font connaître l'histoire de toutes les dynasties de l'Afrique septentrionale et de toutes les tribus arabes et berbères qui habitent ce pays. L'autobiographie de l'auteur termine l'ouvrage. Les *Prolégomènes historiques* s'impriment actuelle-

ment à Paris. Le texte arabe sera accompagné d'une traduction française et de notes, par le savant M. Quatremère.

Le texte de l'histoire antéislamique, accompagné d'une traduction italienne, devait paraître à Paris, par les soins de M. l'abbé Arri. La mort prématurée de ce jeune et savant ecclésiastique a interrompu l'impression de cette partie de l'ouvrage.

L'autobiographie a été traduite en français, par M. de Slane, et publiée dans le *Journal Asiatique* de Paris.

Le texte arabe de l'histoire de l'Afrique septentrionale s'imprime actuellement à Alger, aux frais du ministère de la guerre, et par les soins de M. de Slane. Le premier volume, de 660 pages in-4°, est achevé; le second et dernier volume est sous presse.

La traduction française de ces deux volumes est déjà fort avancée, et sera mise sous presse aussitôt que l'impression du texte arabe sera terminée.

L'expédition de Saint-Louis à Tunis est un sujet si plein d'intérêt, et les renseignements fournis par l'auteur musulman sur l'invasion de son pays et sur la ruine définitive de Carthage sont tellement curieux, que ce chapitre peut être regardé comme un document d'une haute importance pour l'histoire. Le lecteur pourra en reconnaître tout le mérite en le confrontant avec le récit de M. Michaud, dans son *Histoire des Croisades*.

SIEGE DE TUNIS PAR LE ROI DE FRANCE.

Le peuple appelé *Franc*, et nommé *Français* par le vulgaire, tire son nom de *France*, un de leurs empires. Leur origine remonte à Yafeth, fils de Noë. Ils habitent le bord septentrional de la mer romaine occidentale, depuis la Péninsule espagnole jusqu'au canal de Constantinople. A l'est, ils ont pour voisins les Grecs, et à l'ouest les Galiciens (1). Ils embrassèrent le Christianisme, ainsi que les Roums (*Romains*), et ce fut de ceux-ci qu'ils apprirent les principes de leur religion. Pendant que la puissance des Romains déclinait, celle des Français ne cessait de s'accroître. Réunis aux Romains, ils traversèrent la mer et s'établirent dans toutes les grandes villes de l'Afrique, telles que Sbeitla (*Suffetula*), Djeloula, Carthadjinna (*Carthage*), Mernac (*la Marmarique*), Baghaïa et Lembès (*Lambæsa*). Ayant subjugué les Berbers qui s'y trouvaient, ils obligèrent ce peuple à suivre leur religion, et le tirent dans une sujétion complète.

L'Islamisme vint alors se manifester par des victoires, et les Arabes enlevèrent aux Chrétiens toutes les villes de l'Afrique et de la côte orientale de la Méditerranée, ainsi que les îles de Crète, Malte, Sicile et Maïorque. Les ayant contraints à rentrer dans leur pays, les Arabes traversèrent le détroit de Tanger et vainquirent les Goths, les Galiciens et les Biscayens. Devenus maîtres de la Péninsule espagnole, ils passèrent la frontière, franchirent les défilés et les cols, et ayant débouché dans les plaines de la France, ils soumirent ces régions et y répandirent la dévastation. Ensuite, d'autres bandes continuèrent à y pénétrer, se conformant ainsi aux ordres des Oméiades d'Espagne.

Les Agglébites, à l'instar de leurs prédécesseurs dans le gouvernement de l'Afrique, avaient l'habitude d'envoyer des armées et des flottes musulmanes contre les Francs. Ils leur enlevèrent ainsi la possession des îles de la Méditerranée, et ils allèrent les attaquer même dans le sein de leur pays. Le désir de la vengeance et l'espoir de recouvrer ce qu'ils avaient perdu ne cessèrent, dès-lors, d'animer les Francs. De tous ces peuples, les Grecs étaient les plus voisins des côtes de la Syrie et les plus ardents à reprendre ces contrées. La puissance des Grecs s'étant ensuite affaiblie, tant à Constantinople qu'à Rome, celle du royaume des Francs devint formidable. Ceci eut lieu bientôt après la chute du khalifat de l'Orient (2). Alors, les Francs aspirèrent à conquérir les citadelles et les forteresses de la Syrie.

Dans une expédition qu'ils dirigèrent contre ce pays, ils en occupèrent la plus grande partie; et s'étant emparés de Jérusalem, ils y bâtirent la grande église qui remplaça la mosquée d'El-Acsa. A plusieurs reprises, ils attaquèrent l'Égypte et le Claire; mais, enfin, vers le milieu du vi^e siècle de l'hégire, Dieu donna à l'Islamisme un bouclier puissant dans la personne de Salah-el-Din (*Saladin*) Ibn-Aioub-el-Kurdi, et permit aux torrents du châtimeut céleste de déborder sur les infidèles. Salah-el-Din déploya une grande vigueur dans cette guerre: il enleva aux Francs les places qu'ils avaient conquises, purifia la mosquée El-Acsa des souillures laissées par les fausses doctrines de l'infidélité, et ayant soutenu la guerre sainte jusqu'à l'heure de sa mort, il remplit ainsi le meilleur des devoirs.

Dans le vii^e siècle, pendant le règne d'El-Melik-es-Saleh, souverain de l'Égypte, les Francs reparurent de nouveau dans ce pays et attaquèrent le Caire. L'emir Abou-Zékériya régnait alors à Tunis. Ils campèrent auprès de Damiette, et s'en étant rendus maîtres, ils se dirigèrent contre les autres villes de l'Égypte. Sur ces entrefaites, El-Melik-es-Saleh mourut, et son fils lui succéda. Les musulmans profitèrent alors de la crue du Nil pour ouvrir les écluses, rompre les digues et enfermer l'armée ennemie. Une foule d'infidèles y perdit la vie, et leur sultan (*Saint-Louis*), fait prisonnier sur le champ de bataille,

fut amené devant le sultan d'Égypte. On l'emprisonna à Alexandrie : mais, plus tard, le sultan lui accorda la liberté, moyennant la reddition de Damiette et l'engagement de ne plus faire la guerre aux Musulmans.

Peu de temps après, le chef des Francs rompit le traité, et se décida à faire une expédition contre Tunis. L'on dit qu'il motiva sa conduite sur le fait suivant : des marchands de son pays avaient prêté de l'argent à Louliani (3). Après la catastrophe qui ferma la carrière de ce fonctionnaire, les marchands réclamèrent du sultan le remboursement de la somme prêtée, et qui se montait à trois cents mille dinars (4). Comme ils ne produisirent aucune pièce à l'appui de leur demande, le sultan repoussa leurs prétentions. Alors ils allèrent s'en plaindre à leur roi. Ce prince prit parti pour eux, et se laissa pousser à entreprendre une expédition contre Tunis, « ville, disait-on, très facile à prendre, vu la famine et la grande mortalité qui la désolent. »

Alors le Français, roi des Francs, Louis, fils de Louis, et surnommé dans leur langage *Réd-Efrans*, c'est-à-dire : *Roi de France*, envoya chez tous les rois chrétiens, pour les inviter à faire partie de cette expédition. Il transmit aussi un message au pape, personnage que les Chrétiens regardent comme le vicaire du Messie, et ce dignitaire encouragea tous les autres rois à seconder les efforts du roi de France. Il lui permit même d'enlever aux églises l'argent dont il pourrait avoir besoin (5). Ces nouvelles s'étant répandues dans toute la Chrétienté, plusieurs de leurs princes répondirent à l'appel. Dans le nombre, se trouvèrent le prince d'Angleterre (*Edouard, fils de Henri III*) (6), le prince d'Écosse (*Jean de Bailléul*), le prince (*Duc*) de Bourgogne, et le roi de Barcelone, *Réd-Ragon (Roi d'Aragon)* (7). C'est Ibn-el-Athir (8) qui nous fournit ces détails.

Ces préparatifs répandirent l'inquiétude par toutes les frontières de l'Islamisme, et (*El-Mostansir*) le sultan de Tunis, fit amasser des vivres dans les provinces de son empire, afin d'approvisionner les ports de mer. D'après ses ordres, on répara les murailles des villes, on forma des dépôts de grains, et on empêcha les marchands chrétiens de pénétrer dans le territoire musulman. Il envoya aussi des ambassadeurs auprès du roi des Français, afin de connaître ses intentions et de lui proposer des conditions de paix assez avantageuses pour arrêter son ardeur guerrière. Pour appuyer leurs négociations, ces envoyés, dit-on, emportèrent avec eux une somme de quatre-vingt mille pièces d'or. Le roi accepta l'argent et leur déclara ensuite que l'expédition serait dirigée contre leur pays. Quand ils redemandèrent l'argent, le roi répondit qu'il ne l'avait pas reçu (9). Pendant qu'ils étaient avec lui, il arriva un ambassadeur envoyé par le souverain d'Égypte. On le présenta au roi des Français, qui l'invita à s'asseoir. L'ambassadeur refusa, et, debout comme il l'était, il récita les vers suivants, d'Ibn-Matrouh, poète du sultan d'Égypte :

« Va dire au Français ces paroles d'un moniteur sincère :
« Que Dieu te rétribue d'avoir fait mourir tant de Chrétiens,
« adorateurs du Messie !

« Tu vins en Égypte, espérant la subjuguer ; tu pensais alors,
« ô tambour bruyant ! que le son de nos trompettes ne serait
« que du vent.

« Le destin te poussa vers une catastrophe qui rendit la terre
« trop étroite pour cacher ton désespoir ;

« Et, par ta mauvaise politique, il te fallut déposer tous tes
« compagnons dans le sein du tombeau.

« De soixante-dix mille qu'ils étaient, on n'en voyait plus
« que des morts et des prisonniers criblés de blessures.

« C'est Dieu qui l'inspira un pareil projet, afin de délivrer le
« Messie de vos importunités.

« Si le pape y donna son approbation — et souvent les
« conseils d'un ami portent malheur — garde-le pour être ton
« oracle ! il sera pour toi un meilleur devin que Chik ou Safih (10).

« Annonce aux Français, s'ils se décident à y retourner pour
« venger leur affront ou commettre des actes indignes, que la
« maison de Loeman est encore prête ; que les chaînes et le
« *tawachi* Sabih s'y trouvent encore ! »

La maison de Loeman était le nom d'un endroit à Alexandrie dans lequel on emprisonna le roi de France, et Sabih était la personne chargée de le garder. Le mot *tawachi* est employé par les habitants de l'Égypte dans le sens d'*eunuque*. La récitation de ce morceau ne servit qu'à accroître l'arrogance du roi, et la seule satisfaction qu'il donna aux ambassadeurs, fut de leur déclarer qu'il lui fallait rompre le traité et attaquer Tunis, parce qu'il avait appris plusieurs faits qui prouvaient que le gouvernement de cet État avait violé ses engagements. Le même jour, les ambassadeurs des diverses nations reçurent leur congé, et ceux du sultan de Tunis partirent, pour informer leur maître de la position des choses.

Le roi, ayant rassemblé ses troupes, s'embarqua avec elles et partit pour Tunis. Il mit à la voile vers la fin du mois de dou'l-câda 668 (11). Il rallia le reste de la flotte en Sicile, dit-on, ou en Sardaigne (12). En partant de là, il indiqua pour rendez-vous la rade de Tunis.

Le sultan, de son côté, ordonna à ses sujets de se préparer pour recevoir l'ennemi, et d'aller se porter dans tous les endroits de leur voisinage où un débarquement pourrait s'effectuer. Les galères qu'il envoya à la découverte ne rapportaient aucune nouvelle, et plusieurs jours s'étaient écoulés quand, tout-à-coup, la flotte ennemie vint mouiller au port de Carthage. Le sultan réunit aussitôt plusieurs hommes d'expérience, tant Almohades que Maures-Espagnols, et délibéra avec eux

sur la question de savoir s'il serait mieux de laisser l'ennemi effectuer son débarquement ou de s'y opposer. Les uns émettent l'avis qu'il fallait l'en empêcher; qu'alors, après avoir épuisé ses vivres et son eau, il serait dans la nécessité de mettre à la voile et de s'en aller. Les autres repoussèrent cet avis, par la considération que ce serait éloigner l'ennemi d'un mouillage voisin d'une grande capitale, ayant une forte garnison et bien approvisionnée, et lui permettre d'aller surprendre et occuper quelque autre ville de la côte, d'où on aurait de la peine à le chasser. Le sultan approuva ce dernier avis et laissa opérer le débarquement. L'ennemi put ainsi prendre terre sur la côte de Carthage, tandis que le rivage de Radès (à l'autre côté du lac de Tunis) était bien gardé: on y comptait plus de quatre mille cavaliers, tant du corps des Maures-Espagnols (*émigrés*) que des volontaires, et tous sous les ordres de Mohammed-Ibn-Abi-l-Hocein, premier ministre de l'empire.

Mon père m'a raconté qu'il avait appris du sien que le nombre des Chrétiens débarqués, tant officiers que soldats, dépassait six mille cavaliers et trente mille fantassins. Il y avait sept grands princes, dont nous pouvons nommer les suivants: le roi Français, Carl (*Charles d'Anjou*), seigneur de la Sicile et des Iles (13), la Chrétienne appelée Rêna (*la reine*), qui était femme du roi (14), et le seigneur de la Grande-Terre (15).

La plupart de nos historiens s'imaginent que ces princes étaient souverains indépendants, à l'époque où ils se réunirent pour attaquer Tunis; mais c'est là une erreur; il n'y avait qu'un seul roi, celui de la France. Il est vrai que ses frères et ses nobles comptaient tous pour rois, à cause de leur grande puissance.

Ainsi que nous avons dit, l'armée chrétienne se débarqua auprès de l'ancienne ville de Carthage, dont les murailles étaient encore debout. On campa dans l'intérieur de l'enceinte, dont on ferma les brèches avec des planches de bois. On rétablit les créneaux sur le haut des murailles, et on se fortifia encore davantage en entourant ces murailles d'un fossé profond.

Le sultan eut alors à regretter son imprévoyance; d'abord, en laissant subsister les murs de Carthage; puis, en permettant à l'ennemi de débarquer.

Pendant l'espace de six mois (16), le roi Français et ses troupes ne cessèrent de harceler la ville de Tunis: la flotte leur apportait de la Sicile et du continent (*européen*) des renforts, des armes et des vivres.

Une troupe d'Arabes conduits par quelques Musulmans (*de la ville*), ayant passé le lac (*de Tunis*) par un endroit guéable, parvint à tromper la vigilance de l'ennemi et à lui enlever quelque butin. Les Français s'en étant aperçus, firent garder le lac par des galères remplies d'archers, de sorte que le passage du gué devint impossible.

Des officiers, envoyés par le sultan dans toutes les pro-

vinces de l'empire, lui amenèrent de nombreux renforts. Abou-Hilal, gouverneur de Bougie, arriva à la tête d'une armée composée d'Arabes nomades et de Berbers appartenant aux tribus de Sedwikich, de Welhaça et de Hewara. Les rois Zenatides du Maghreb (17) eux-mêmes envoyèrent des troupes au secours de Tunis, et Mohammed-Ibn-Abd-el-Cawi (*prince de la vallée du Chelif*) y envoya son fils Zian avec les guerriers de la tribu des Toudjin.

Le sultan sortit alors de la ville, et ayant dressé son camp, il plaça ses troupes soldées et ses volontaires sous les ordres de sept chefs almohades (18) dont voici les noms: Ismaïl-Ibn-Abi-Gueldacin, Iça-Ibn-Dawoud, Yahya-Ibn-Abi-Bekr, Yahya-Ibn-Saleh, Abou-Hilal-Eiyad, seigneur de Bougie, Mohammed-Ibn-Abi-l-Hocein et Mohammed-Ibn-Obbou. Le commandement en chef fut déferé à Yahya-Ibn-Saleh et à Yahya-Ibn-Abi-Bekr. Le nombre des Musulmans assemblés sous les armes dépassait tout calcul: légistes, devots, marabouts, tous accoururent pour assister en personne à la guerre sainte. Le sultan se tenait constamment assis dans son pavillon, entouré de ses intimes et favoris, savoir: le cheikh Abou-Saïd, surnommé *El-Aoud-er-Reteb* (*bois vert*) Mohammed-Ibn-Abi-l-Hocein, Abou-l-Cacem-Ibn-el-Ber, cadi du tribunal impérial, et le frère d'Alphonse (*roi de Castille*) (19).

Les hostilités continuèrent sans aucune interruption, et vers le milieu du mois de moharrem 669 (commencement de septembre 1270), une rencontre eut lieu entre les troupes de Carl et celles de Yahya-Ibn-Saleh. Dans cette affaire, chaque parti perdit beaucoup de monde. Une autre fois, à l'entrée de la nuit, on vint attaquer le camp (*du sultan*); les Musulmans qui le gardaient furent taillés en pièces, mais leurs frères parvinrent à repousser les Chrétiens, après leur avoir tué plus de cinq cents hommes. Au point du jour, on reconnut que les tentes étaient encore debout comme auparavant. Le sultan donna alors l'ordre de ceindre le camp d'un fossé, et comme les mains manquaient pour un pareil travail, le cheikh Abou-Saïd (20) lui-même prit une pelle et se mêla aux ouvriers.

Les Musulmans de Tunis furent enfin réduits aux abois; ils s'abandonnaient aux pensées les plus douloureuses, et le sultan commençait à croire qu'il serait nécessaire d'évacuer la ville et d'aller se fixer à Cairewan. Telle fut la position des choses quand Dieu frappa l'ennemi, et le lendemain apprit au monde que le roi des Français ne vivait plus. Les uns disent que sa mort fut naturelle; les autres, qu'il avait été atteint d'un coup de flèche dans un combat; d'autres encore assurent que ce fut une fièvre qui l'emporta. Enfin, un récit peu probable attribue sa mort à une épée dont la poignée était empoisonnée, et que le sultan lui aurait fait porter par Soleiman-Ibn-Djeram-ed-Delladji.

Les Chrétiens se réunirent alors autour du fils de leur roi.

Ce prince était surnommé *Damiette*, d'après le lieu de sa naissance (21). Ils lui prêtèrent le serment de fidélité et se disposèrent à reprendre la mer. Comme le commandement était dévolu à la reine (22), cette princesse fit déclarer au sultan El-Mostansir qu'elle consentirait à s'éloigner avec ses troupes pourvu qu'il lui remboursât les frais de l'expédition. Le sultan, sachant que les Arabes allaient le quitter pour se rendre dans leurs stations d'hiver (23), accepta la proposition; et dans le mois de rebîâ premier 669 (octobre-novembre 1270), il envoya les chefs du corps des légistes auprès de la reine, afin de dresser le traité de paix. Ce fut le cadî Ibn-Zeitoun qui rédigea cet acte et fixa la durée de la paix à quinze ans. Avec lui, se trouvèrent Abou-'l-Hacen-Ali-Ibn-Abi-Amer, Ahmed-Ibn-el-Ghammaz et Zian-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Cawi, émîr des Beni-Toudjin (24). Carl, seigneur de la Sicile, fit aussi un traité spécial par lequel il s'engagea, comme roi de cette île, à demeurer en paix avec Tunis.

Les Chrétiens mirent alors à la voile et furent assaillis par une tempête qui fit sombrer une partie de leur flotte et faillit en détruire le reste (25).

Le sultan exigea de ses sujets le remboursement des sommes qu'il venait de payer à l'ennemi. Il avait donné, dit-on, dix charges (*de mulet*) d'argent (26). Le peuple lui remboursa cette somme avec empressement.

Les Chrétiens laissèrent après eux à Carthage quatre-vingt-dix balistes.

Le sultan fit annoncer au souverain du Maghreb et aux autres princes du pays comment il avait sauvé les Musulmans et conclu un traité de paix. Ensuite, il fit dévaster Carthage et en renverser les édifices jusqu'aux fondations, de sorte que l'emplacement de cette ville fut changé en désert et n'offrit pas même les traces d'une ruine.

Les Français repassèrent dans leur pays, et ce fut ainsi qu'ils laissèrent finir leur puissance et leur domination. Depuis lors, leur décadence ne s'arrêta plus; leurs princes se partagèrent les provinces de l'empire; le seigneur de la Sicile se déclara indépendant, et son exemple fut suivi par les seigneurs de Naples, Gênes et Sardaigne. L'ancienne famille de leurs rois existe encore, mais dans le dernier degré de la faiblesse et l'impuissance.

FIN DU CHAPITRE.

NOTES.

(1) Les anciens géographes arabes font étendre la Galice à travers le nord de l'Espagne, depuis le cap Finistère jusqu'à la Méditerranée.

(2) Le khalifat de Baghdad fut renversé par les Tatars, en 1258 de J.-C.

(3) Louliani, « homme, dit Ibn-Khaldoun, très versé dans les affaires et très habile à trouver de l'argent, » était ministre des finances à Tunis. Ayant été accusé de concussion, il fut mis à mort par l'ordre du sultan, et ses richesses furent confisquées à l'État.

(4) Plus de deux millions, quatre cent mille francs.

(5) Ce fait est confirmé par les historiens de Saint-Louis.

(6) Édouard arriva avec les croisés d'Écosse et d'Angleterre, peu de jours après la signature de la paix.

(7) Jacques, roi d'Aragon, prit la croix; mais le mauvais temps empêcha sa flotte de se rendre à Tunis.

(8) Ibn-el-Athîr est l'auteur des *Annales de l'Islamisme*, grand ouvrage en plusieurs volumes, renfermant les détails les plus précieux sur tout ce qui se rapporte aux dynasties musulmanes. Les chapitres qui traitent des croisades sont de la plus haute importance. A la suite de ma mission littéraire à Constantinople, en 1846, je fus assez heureux de pouvoir rapporter au ministère de l'instruction publique la liste complète des manuscrits orientaux qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de cette ville, et un exemplaire très ancien de l'ouvrage d'Ibn-el-Athîr. C'en est peut-être le seul complet qui existe. Il est maintenant déposé dans la bibliothèque nationale de Paris.

(9) Ibn-Khaldoun rapporte cette anecdote comme un *on dit*, preuve, de sa part, qu'il avait de la peine à y croire.

(10) Deux devins qui prédirent, dit-on, la naissance de Mahomet. Voyez la vie *de Mahomet*, par Abou-'l-Fedâ, édition de M. Noël des Vergers.

(11) Cette date répond au commencement de juillet 1270. En effet, la flotte de Saint-Louis mit à la voile le 4 juillet de cette année.

(12) Ce fut en Sardaigne, dans la rade de Cagliari, que la flotte jeta l'ancre.

(13) Charles arriva à Carthage après la mort de son frère.

(14) Le grand-père de notre auteur s'est trompé: la reine Marguerite, femme de Saint-Louis, resta en France. C'est pro-

bablement Isabelle, reine de Navarre et fille de Saint Louis, dont il est question ici.

(15) En arabe *El-Berr-el-Kebir*. Le géographe Abou-'l-Fedâ emploie ce mot pour désigner le Midi de la France. Ce serait donc le comte de Poitiers et de Toulouse, frère de Saint Louis, que notre historien aura voulu désigner.

(16) Notre auteur se trompe; le roi débarqua à Carthage le 48 juillet; il y mourut le 25 août, et la paix fut conclue le 31 octobre. Les hostilités avaient donc duré trois mois et treize jours.

(17) C'est-à-dire: le roi de Tilimcen et le souverain de Maroc.

(18) Les Almohades formaient une classe à part dans l'empire Hafsîde. Ils y remplissaient tous les hauts emplois.

(19) En l'an 658 (1259), dit Ibn-Khaldoun dans un des chapitres précédents, Don Enriqué, frère du roi de Castille, arriva à Tunis. S'étant brouillé avec son frère, il vint trouver le sultan. Ce monarque le combla d'égards et de cadeaux. L'établit à la cour de la manière la plus magnifique, et lui prodigua ces marques d'attention que l'on ne montre qu'aux rois puissants et aux personnages distingués. — Nous devons faire observer qu'Ibn-Kaldoun paraît avoir confondu deux frères, Henri et Frédéric, qui s'étaient tous deux réfugiés auprès du sultan. Henri quitta Tunis quelques années avant l'expédition de Saint Louis, et fut fait prisonnier par Charles d'Anjou, en l'an 1268, à la bataille de Tagliacozzo. Frédéric rentra en Espagne beaucoup plus tard. Pendant son séjour en Afrique, il prit part à plusieurs expéditions militaires commandées par les généraux du sultan.

(20) Abou-Said-el-Aoud-er-Reteb, un des plus grands chefs du corps des Almohades.

(21) Ceci est une erreur: Jean Tristan, duc de Nevers, le prince qui naquit à Damiette pendant la captivité du roi, mourut en Afrique, peu de temps avant son père. Ce fut Philippe le Hardi, fils aîné de Saint Louis, qui prit le commandement de l'armée.

(22) Encore une erreur; nous avons déjà dit que la reine était restée en France.

(23) C'est-à-dire: dans le Sahara, qui, en cette saison, fournit aux troupeaux de l'herbe en abondance.

(24) Un double de ce traité de paix, en date du 5 rebiâ second 669 (22 novembre 1270), se trouve aux archives nationales. M. de Sacy en a publié le texte avec une traduction dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. ix. Comme Charles d'Anjou quitta l'Afrique le 48 novembre,

M. de Sacy eut de la peine à comprendre comment le traité avait pu être daté du 5 de rebiâ second. Il suppose que l'exemplaire arabe des archives est un double qui aura été fait plus tard et auquel les témoins auront apposé leurs signatures, et que, par étourderie, on aura substitué à la date réelle du traité celle du jour où la copie aura été faite. « Ou bien, dit-il, on peut croire que la rédaction primitive, ayant été faite en français, avait été datée du 5 novembre, et que, le mois de novembre répondant en partie à rebiâ premier et en partie à rebiâ second, le traducteur qui l'a mis en arabe aura maladroitement conservé le quantième du mois solaire en substituant le nom d'un mois lunaire à celui de novembre. Au surplus, cet anachronisme ne peut jeter aucun doute sur l'authenticité du traité. » — On peut ajouter à ces observations que le témoignage d'Ibn-Kaldoun s'accorde parfaitement avec les faits et tranche la difficulté. Nous devons encore faire observer que ce traité porte le nom de Zian-Ibn-Abd-el-Cawi, comme négociateur au nom du sultan.

(25) Ceci est confirmé par le récit des anciens historiens français.

(26) D'après le texte du traité, le sultan s'engagea à payer 210,000 onces d'or, dont la moitié comptant.

DES BOHEMIENS
EN EUROPE.